

L'importance de l'utilisation du folklore dans

Tchipayuk ou le Chemin du Loup

par

Chantal Bérard, étudiante

Collège universitaire de Saint-Boniface

L'étude du folklore, depuis l'époque de la création d'une science dédiée spécifiquement à son étude au XIX^e siècle (Brunvand, 1976, p. 8) a progressivement élargi son domaine. Au début son sujet d'étude se limitait à la littérature orale et aux coutumes populaires. Mais puisque les chercheurs ont très tôt reconnu que le folklore était le reflet d'une culture, certains folkloristes, tel Saint-Yves, ont modifié la définition du folklore (Saint-Yves, 1936, p. 30) pour qu'elle intègre l'étude des croyances, des coutumes, des superstitions, des proverbes, des chansons, des mythes, des légendes, des contes, des cérémonies rituelles, de la magie, de la sorcellerie et de tout autre manifestation ou pratique des peuples primitifs et illettrés et des gens ordinaires d'une société civilisée. Ce qui importe c'est que cette culture populaire soit déterminée par la communauté et transmise de génération en génération par les traditions (Leach, 1949).

Dans cette étude, nous nous intéresserons à l'utilisation du folklore tel qu'il a été défini au sens large. L'étude de ce folklore permet de connaître une collectivité en révélant son système de valeurs, en expliquant les comportements de ces membres et en nous faisant découvrir son héritage culturel. Dans *Tchipayuk ou le Chemin du Loup*, l'auteur, Ronald Lavallée, accorde au folklore un rôle dynamique dans la structuration de son texte, rôle qui dépasse le simple plan exotique. Le héros du roman est un jeune Métis nommé Askik Mercredi. Il porte en lui un double héritage culturel: celui des Amérindiens et celui des Blancs. Le roman débute lorsque Askik, âgé de 6 ans, commence à explorer son monde, découvrant en même temps que le lecteur le contraste entre la culture amérindienne et celle des Blancs. Nous étudierons comment cette

opposition entre deux mondes différents de même que la recherche d'identité d'Askik peuvent être illustrées par l'utilisation d'éléments folkloriques.

Le contraste entre les deux mondes, amérindien et blanc, nous frappe dès le début. Askik va à Saint-Boniface quérir un prêtre pour son grand-père qui se meurt. C'est la première fois que l'enfant part ainsi tout seul pour une destination inconnue. Il fait encore nuit et Askik s'inquiète du *wetiko*, mauvais esprit vivant sous la terre et qui, lorsqu'il entend marcher sur le toit, monte voir ce qu'il y a. Cette peur provoque une prise de conscience chez le jeune Métis: pour la première fois, il a honte d'avouer sa peur. Puis il traverse la Seine et c'est la confrontation avec le monde des Blancs. Là, c'est Askik, et non le narrateur, qui décrit ce qui le frappe. Les fenêtres de parchemin et les maisons en rondins ont fait place à des fenêtres en vitres et à des maisons de pierre. L'enfant découvre les lampes à huile, les planchers de bois et les tapis (Lavallée, 1987, p. 9-13). Quelques jours plus tard, il entre dans une église. De nouveau, l'émerveillement: la blancheur, la luminosité et l'immensité de l'église l'impressionnent; sa cabane est si petite et si sombre à côté de l'église! Il remarque également les vêtements scintillants du prêtre (p. 18-20). C'est le début de son attrait pour le monde des Blancs. Il veut être des leurs. Son oncle Raoul habite Saint-Boniface, et sa richesse lui permet de parler d'égal à égal avec les Anglais. Alors pourquoi ne pas espérer le même sort pour lui-même? Askik ira vivre avec les Blancs, mais auparavant il doit apprendre ce qu'être Amérindien signifie.

Après avoir été émerveillé par le monde des Blancs, Askik découvre que ce dernier n'est pas compatible avec le sien. À la mort du grand-père d'Askik, cette incompatibilité est mise en évidence par des faits folkloriques. Les Amérindiens croient qu'il ne faut pas faire sortir un mort par une porte, car si on le fait, c'est une invitation au malheur. La mère d'Askik a peur du *tchipayuk*¹. Si son beau-père est satisfait de ses funérailles, il entrera au paradis par le *Chemin du Loup*, piste d'étoiles qui traverse le firmament. Sinon, son âme demeurera sur la terre. Peu de temps après l'enterrement, la jeune femme fait un feu sur la tombe du défunt afin de l'aider à voir clair dans son voyage. Elle apprend alors à Askik qu'ils ne doivent pas être surpris par les prêtres: ce qu'ils font n'est pas admis par les Blancs (p. 23). Dès le début, il accepte cette dichotomie. D'une part, il y a la plaine avec le *wetiko* et le *tchipayuk*; d'autre part, se trouvent les anges et des démons des prêtres, qui paraissent plus évolués que les spectres des Amérindiens. Il y a aussi les pièces propres et

rectilignes du Collège, de même que celles de l'église. Askik comprend qu'il ne faut pas mélanger les éléments des deux cultures.

Les premiers chapitres du roman constituent donc une brève confrontation entre la culture des Amérindiens et celle des Blancs. Cette rencontre avec l'homme blanc aura permis à Askik d'élaborer des plans pour son avenir. Il veut être un grand homme. Par la suite, l'auteur nous fait partager les découvertes d'Askik en se faisant discret: en réalité, nous apprenons tout par les yeux d'Askik. Nous apprenons les traditions, les légendes et les croyances des Amérindiens, notamment dans les deux premières parties du roman, intitulées «La plaine» et «La forêt». Askik apprend, accepte et intègre à sa vie toutes ses croyances bien qu'il ne perde pas de vue son plan d'avenir.

Dans cette partie, nous faisons aussi connaissance de Mona, une jeune fille un peu mystérieuse par ses rêves et ses prémonitions. Lorsque les deux enfants vont chercher du bois, Mona, bien que ce soit la première fois qu'elle aille à cet endroit, sait où trouver des os de bisons (p. 48). Quand le père d'Askik veut partir de son côté pour chercher des bisons, Mona prévoit que les chasseurs n'en trouveront pas (p. 66). Askik ne peut s'empêcher de croire Mona quand celle-ci lui raconte le rêve dans lequel elle le voit apeuré (p. 67). Par la suite, le lecteur comprend que ce rêve est une mise en abîme: tout se passe comme Mona l'avait prédit. Finalement, lorsque Askik déclare ses intentions d'être un grand homme, encore une fois Mona démontre sa clairvoyance. Elle prédit à Askik qu'il sera un grand homme s'il le veut, mais qu'il ne le voudra peut-être pas (p. 120). Ainsi Mona rêve et vit par instinct, et chaque fois, ses prédictions s'avèrent exactes.

Nous constatons ainsi le rôle primordial du rêve chez les Métis. Champagne et Ferland, les deux compagnons de chasse de Jérôme Mercredi, le père d'Askik, ont besoin de savoir si Jérôme a rêvé aux bisons afin d'être convaincus qu'ils font bien de se séparer du groupe (p. 58-59). Quelques jours plus tard, Jérôme prie afin que Dieu lui prête conseil pour savoir où trouver du bison. Il essaie de provoquer le rêve (p. 80-82). De plus, non seulement croit-on au message du rêve, mais on détermine le prestige d'un homme par les rêves qu'il fait. Lorsque Jérôme a rêvé aux bisons, Ferland et Champagne ont cru en lui: en effet, cela signifie que Jérôme a été choisi par les dieux. Mais ils remettent en question leur confiance lorsqu'ils découvrent que Jérôme n'a pas rêvé à la neige (p. 99). Quant à Askik, quand il déclare avoir rêvé qu'il partageait le tipi

d'un grand chef sioux, cela suffit pour que la femme du chef l'adopte (p. 116). Un peu plus loin dans le roman, Askik, tout comme l'avait fait son père auparavant, prie et fume du tabac afin de rêver pour savoir où trouver de la viande (p. 197-198). Et enfin, Pennisk enseigne à Askik qu'un homme commence à vivre seulement lorsqu'il a reçu sa vision. Il faut se laisser guider par les enseignements de cette vision et lutter contre les tentations qui pourraient nous en détourner (p. 182). En somme le rêve chez l'Amérindien, loin d'être futile ou gratuit, guide tous ses actes.

De plus, nous découvrons l'importante place qu'occupent les animaux dans la vie de tous les jours. Au début du roman, lorsque Askik a peur tout seul dans la nuit, il cherche une vache dans les champs, car "une vache rassure toujours" (p. 10). Jérôme établit une complicité avec sa jument lorsqu'il chasse. Ainsi lorsque celle-ci refuse de suivre le chemin commandé, Jérôme la prend au sérieux et change de direction (p. 84). Les Anichnabègues chassent les animaux pour se nourrir, mais ils le font avec amour et respect afin que l'âme de l'animal retourne satisfaite à son *manido*² qui lui, en retour, envoie d'autres animaux aux Amérindiens (p. 164). Ainsi il faut s'excuser quand on tue un animal. On ne doit pas briser ses os, ni les jeter aux chiens (p. 181). La légende du Rat Musqué, que Pennisk raconte à Askik, illustre encore une fois le respect des Amérindiens pour les animaux. Au début des temps, la Terre disparut sous l'eau, laissant les hommes désemparés. Les animaux décidèrent de plonger jusqu'au fond des eaux pour ramener un peu de terre. Tous échouèrent. Ce fut le Rat Musqué, à la surprise de tous, qui, par le sacrifice de sa vie réussit à ramener de la boue permettant de refaire la Terre. Pennisk conclut son récit en recommandant à Askik de ne mépriser aucune forme de vie (p. 164).

Ce respect pour les animaux s'étend à la nature en général. Il ne faut pas blesser inutilement les arbres. Après avoir coupé une branche, l'Amérindien dépose du tabac au pied de l'arbre en guise de remerciement (p. 156). Le tabac permet également d'apaiser les eaux agitées (p. 226). L'Amérindien sait aussi calmer le vent. Il met une flèche en corde, allume le bout de la flèche dans le feu et la tire dans la tempête (p. 170-171).

Un autre aspect de la vie des Amérindiens nous est révélé lorsque l'on considère comment ils expliquent l'inexplicable. Si les bisons ont disparu, c'est que *Moustous* (le bison) est rentré sous terre. Il faut donc prier *Kitché-Manitou*, le Grand Esprit, afin qu'il ne laisse pas périr ses enfants et qu'il fasse revenir *Moustous* (p. 50).

Lors d'une chasse, Gauthier voit fuir le chevreuil qu'il a blessé. Il réussit à suivre l'animal grâce aux traces de sang. Quand il retrouve la bête, il ne voit pas de blessure sur son corps. Le chevreuil le regarde, riant de lui. Gauthier en conclut qu'il s'agit d'un chevreuil d'enfer envoyé par Jérôme Mercredi. Lorsqu'il raconte son aventure, ses compagnons pensent plutôt que cela est causé par *Mahtsé-manito*, un mauvais esprit qui erre dans la région, ou encore, que cela pourrait avoir comme justification la légende de la famille Deschamps, morte sans que personne ait pu expliquer comment (p. 76-78). Un peu plus tard, Pennisk explique à Askik pourquoi *Kitché-Manitou* ne refait plus les castors et les rats musqués. Il les garde au Pays des Âmes en attendant que les Anichnabègues retrouvent la raison, c'est-à-dire, qu'ils reviennent à leurs lois qui prescrivent de ne pas chasser plus qu'ils n'en ont besoin (p. 169). Les Amérindiens trouvent ainsi une justification à ce qu'ils ne comprennent pas et y croient.

Toute cette enfance d'Askik passée au milieu des Amérindiens aura permis au lecteur de connaître certains de leurs rites, mythes et croyances. Ce folklore révèle les bases même sur lesquelles est fondée la philosophie de vie des Amérindiens. La Nature demande un grand respect. Il faut la remercier des dons qu'elle nous fait; il ne faut pas chasser exagérément. En acceptant de ne pas être supérieur à la nature, l'Amérindien comprend qui il est, comprend la place qu'il occupe. Et ainsi, il est possible de vivre en harmonie avec les animaux, les éléments et les divers esprits. Les rêves et les lois guident le comportement de l'Amérindien et ainsi il vit en paix. Toute la sagesse amérindienne transparaît lorsque Pennisk remet en question les projets d'avenir d'Askik. À quoi bon désirer une grande maison fixe et lourde, lui demande-t-elle. On ne peut pas la déplacer lorsque le gibier manque. Elle a observé les Visages Poilus: ils ne sont jamais contents d'eux-mêmes et ils courent sans cesse. Alors pourquoi vouloir les imiter ou même les envier? (p. 169) Elle a vu les conséquences négatives de l'attrait des Blancs pour les Amérindiens. Ces derniers ont délaissé le cuir et les peaux d'originaux pour opter plutôt pour le coton et les couvertures de laine. Le fusil les a conduit à délaisser l'arc, et les jeunes ont perdu l'habileté de tirer à l'arc. Ces produits ont rendu les Amérindiens dépendants des Blancs. Ils ont dû mettre de côté les danses, les fêtes et les cérémonies religieuses afin de chasser davantage et de vendre leurs peaux pour réduire leurs dettes (p. 196). Ce monologue de Pennisk, en plus de montrer encore une fois l'opposition entre les deux mondes, constitue en quelque sorte une mise en

abîme. Car Askik lui aussi est attiré par les Blancs et il perdra tout son héritage folklorique au cours de son séjour au Bas-Canada.

Pour transmettre au lecteur tout ce folklore, l'auteur utilise les personnages du roman. C'est rarement le narrateur qui explique ou commente lui-même les légendes, les mythes ou les croyances. Les personnages vivent et ont des émotions: ce sont eux qui, au cours des conversations avec Askik ou au moyen d'un monologue, nous transmettent le folklore. Alors le lecteur comprend mieux tous ces faits folkloriques puisqu'ils sont bien intégrés au récit.

La seconde moitié de *Tchipayuk* correspond au séjour d'Askik chez les Blancs. Tout d'abord, tout s'est déroulé en conformité avec les espoirs d'Askik. L'abbé Charles Teillet l'a sorti de la forêt pour le ramener à Saint-Boniface. Une fois là, il a appris qu'une riche famille du Bas-Canada avait accepté de payer ses études. Tout se passe comme si Askik avait été choisi par le destin. Il part donc étudier à Montréal. Puis quelques années passent et nous retrouvons Askik à l'âge de 23 ans. Il a fait des études en droit et parle un français sans accent. Mais il n'est pas parfaitement heureux. Son intégration au sein de la communauté blanche ne s'est pas faite comme il l'avait espérée. Il commence alors à se remettre en question. Qui est-il? Que doit-il faire? Aller à l'encontre du désir de son bienfaiteur qui le destinait à être l'intendant de Vieilleterre, ou renoncer à ses propres ambitions? Cette remise en question peut encore être étudiée à partir des éléments folkloriques du texte.

Le passage du monde amérindien au monde des Blancs se fait, comme au tout début du roman par une traversée sur l'eau. C'est en traversant la Seine que le jeune Askik découvre le monde des Blancs. Il découvrira Montréal après avoir traversé les lacs et les divers cours d'eau qui séparent la colonie de la Rivière-Rouge du Bas-Canada. Au cours de cette traversée, on constate chez lui un changement d'attitude quant au folklore amérindien, qui graduellement perdra de l'importance pour devenir quasi absent lorsque Askik vivra chez les Blancs.

Il est significatif de constater l'origine des compagnons de route d'Askik au cours de son voyage vers le Canada. Lafortune est un Blanc qui retourne vivre au Canada. Numéo, quant à lui, est un Amérindien désirant voir du pays. La présence de ces deux hommes assure la transition entre les deux mondes. Numéo parle de l'Oiseau-tonnerre (p. 220). Il répand du tabac sur l'eau afin de demander l'aide des *mémégwésiwok* pour leur traversée (p. 226). Avec Lafortune, nous apprenons à connaître un peu du folklore

canadien. On mentionne l'habitude selon laquelle les rameurs chantaient des chansons d'aviron lorsqu'ils naviguaient (p. 221), et celle de manger leur reste de farine lorsqu'ils atteignaient la baie des Crêpes (p. 247). Lafortune raconte aussi comment certains hommes, tristes de ne pas pouvoir passer Noël avec leur famille, décidaient de partir dans la chasse-galerie (p. 250). Malgré la mention de ces faits folkloriques, nous constatons la diminution de la présence de légendes, de croyances ou de traditions dans le texte.

Puis, après ce voyage, nous nous retrouvons à Montréal. Le style de l'auteur change: il n'y a plus de mots amérindiens mis en italique. Comme le fait remarquer Albert Memmi, la langue maternelle du colonisé n'a aucune dignité dans le pays ou dans le concert des peuples (Memmi, 1985, p. 126). Les personnages ont un langage recherché. Nous vivons encore les expériences d'Askik de son point de vue à lui. Mais dans cette seconde section du roman, nous notons la présence de personnages par lesquels nous apprenons qui est devenu Askik. Et parallèlement à ces changements, nous remarquons la diminution de l'importance accordée aux faits folkloriques. Certes il est question de Noël avec ce que cela comporte: arbre, oie, messe de minuit. Mais c'est à peu près tout. Lorsque Askik se trouve de nouveau confronté à des éléments folkloriques, sa réaction est tout à fait autre que celle que nous voyons dans la première section. Prosy, son ancien instituteur, lui rappelle son passé qu'il voudrait tant faire oublier aux Blancs. L'explication du sens de son nom par Prosy irrite Askik (Lavallée, 1987, p. 304-306). Il rejette ainsi toute sa culture. Par ailleurs, il n'accepte pas non plus les traditions canadiennes-françaises. Lorsque les paysans se regroupent et prient pour les récoltes, Askik participe malgré lui à la procession, mais sans croire à ce qu'il fait (p. 329). Lorsque deux jeunes femmes font un épouvantail, Askik se moque d'elles en demandant si l'épouvantail est un employé obéissant (p. 341). Cette absence de folklore dans la vie d'Askik s'accompagne chez lui d'une recherche d'identité. Il en vient même à se mépriser et comprend que les paysans puissent ne pas l'aimer (p. 344-345). Askik n'a plus de rêves, de traditions ni de croyances pour guider son comportement.

Un changement s'opère chez Askik lorsqu'un soir, Céline raconte des histoires de revenants. Devant la jeune femme, Askik feint de ne pas croire à ces histoires. Mais il n'y reste pas complètement indifférent, car le récit de Céline fait remonter en lui tout le folklore amérindien (p. 360-363). Peu de temps après cette conversation avec Céline, Askik commence à comprendre qu'il n'aura

jamais sa place parmi les Blancs, et qu'il vaut mieux pour lui qu'il reparte (p. 397-399).

Le roman se termine par le retour d'Askik à Saint-Boniface. Et là, encore une fois, l'auteur utilise le folklore pour nous montrer ce qu'est devenu Askik. À la vue de la cabane familiale, Askik pense au *tchipayuk* et au *wetiko*. Mais il se remémore cela comme des souvenirs d'enfance (p. 459-460). Il n'y croit plus vraiment. En effet, l'idée de voir apparaître un *wetiko* ne lui fait pas peur. Un peu plus tard, Askik retrouve son jeune frère Mikiki et il s'aperçoit qu'il ne comprend plus le cri (p. 493-495). Même le lecteur qui, au début du roman, s'était habitué aux intertextes d'oralité en cri, ne comprend plus le sens de ses expressions; lui aussi a oublié. Askik, lors de son séjour au Bas-Canada, n'a jamais intégré à sa vie le folklore canadien-français. À son retour dans son pays, il a aussi oublié les mythes, les légendes et les traditions de son enfance. Ainsi l'absence de folklore dans le texte correspond au sentiment d'Askik de n'être rien et illustre sa perte d'identité. Le *Portrait du colonisé* d'Albert Memmi permet d'associer le cheminement d'Askik à celui du colonisé. L'ambition première d'Askik était typiquement celle du colonisé: "d'égaliser ce modèle prestigieux [le colonisateur], de lui ressembler jusqu'à disparaître en lui" (Memmi, 1985, p. 138). Le colonisateur lui a démontré toutefois que cette assimilation était impossible. Monsieur et madame Sancy clarifient la situation entre eux et Askik lorsqu'ils lui font comprendre qu'il est hors de question que leur fille Elisabeth devienne sa femme (Lavallée, 1987, p. 321). Le colonisé a alors tenté de se libérer par la révolte:

Sa condition est absolue et réclame une solution absolue, une rupture et non un compromis. Il a été arraché de son passé et stoppé dans son avenir, ses traditions agonisent et il perd l'espoir d'acquérir une nouvelle culture, il n'a ni langue, ni drapeau, ni technique, ni existence nationale ni internationale, ni droits, ni devoirs: *il ne possède rien, n'est plus rien et n'espère plus rien* (Memmi, 1985, p. 143-144).

L'auteur transmet effectivement le sentiment qu'Askik, à son retour à Saint-Boniface *n'est plus rien*.

Ainsi, comme nous l'avons vu, le roman *Tchipayuk* s'articule en deux sections écrites chacune dans un style différent. La première section, touffue de faits folkloriques, nous présente un jeune Métis plein d'espoir qui rêve d'être un grand homme. Dans la seconde, nous retrouvons un Askik qui a partiellement réalisé son rêve: il a pu s'instruire, mais il n'a pas été accepté par les Blancs. Cette impossibilité de s'intégrer au monde qu'il convoitait mène

chez lui à une recherche d'identité qui se signale par une rejet presque total d'éléments folkloriques qui étaient le fondement philosophique de son être. L'utilisation du folklore est donc faite dans un dessein bien précis. D'une part le folklore permet au lecteur de connaître un peuple, et d'autre part il permet aux personnages de comprendre la place qu'ils occupent dans leur communauté. Le lecteur découvre ainsi qui est le peuple amérindien: les légendes, les traditions et les autres faits folkloriques sont si bien intégrés au texte que le lecteur les accepte spontanément. En même temps, il peut suivre le cheminement d'Askik, comprendre qui est Askik et ce qu'il vit, puisque comme Henri Lefèbvre l'affirme "[I]l vécut s'exprime dans le folklore[...]" (Lefèbvre, 1975, p. 349). Askik, au début du roman, savait quelle place il occupait parmi les siens. Avec son éloignement, tant de sa cabane que de son folklore (l'éloignement est symbolique ici), Askik perd sa place, mais découvre qu'il n'a pas de place non plus parmi les Blancs. Il cherche alors à faire le point. Le lecteur ne comprend plus Askik: pourquoi agit-il ainsi et que pense-t-il? Le folklore, on le voit, permet donc de souligner l'opposition entre les deux cultures tout en exprimant le désarroi de celui que le choc des deux a brisé.

Ces cultures, il faut le dire, pourraient difficilement être plus incompatibles. Les Amérindiens fabriquent eux-mêmes, à la main, les objets dont ils ont besoin, ils respectent la nature et laissent leurs rêves guider leurs actes. Les Blancs, eux, vivent dans un monde où la magie n'a pas de place et où le profit est ce qui compte avant tout. Mais Claude Lévi-Strauss nous propose de considérer la magie comme mode de connaissance: "Au lieu, donc, d'opposer magie et science, il vaudrait mieux les mettre en parallèle, comme deux modes de connaissance" (Lévi-Strauss, 1962, p. 21). Ainsi le folklore constitue un élément indispensable du récit et il ne fait aucun doute que, sans lui, le lecteur n'aurait pas pu suivre aussi bien le cheminement tant social que psychologique du héros.

NOTES

1. *Tchipayuk* est le nom que l'on donne aux revenants qui hantent leurs parents parce qu'ils ne sont pas satisfaits des funérailles qu'ils ont eues. (Lavallée, 1987, p. 17)
2. *Manido* signifie Dieu.

BIBLIOGRAPHIE

- BRUNVAND, Jan H. (1976) *Folklore; A Study and Research Guide*, New York, St. Martin's Press, 144 p.
- LAVALLÉE, Ronald (1987) *Tchipayuk ou le Chemin du Loup*, Paris, Albin Michel, 503 p.
- LEFÈBVRE, H. (1975) *De l'état*, Paris, Collection 10/18, Vol. 1.
- LEACH, Maria, éd. (1949) *Funk & Wagnalls Standard Dictionary of folklore, Mythology and Legend*, New York, Funk & Wagnalls Company, 2 vol.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1962) *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 389 p.
- MEMMI, Albert (1985) *Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 163 p., Préface de Jean-Paul Sartre.
- SAINT-YVES, P. (1936) *Manuel du Folklore*, Paris, Librairie Émile Nourry, 218 p. (tome 1).